

La baronne et Hélène écoutaient, mais ne devinaient pas encore le dénouement de ce long récit.

Le comte déguisait ses terreurs sous les apparences d'une insensibilité dédaigneuse.

Pâris sembla comprendre la pensée de chacun des assistants.

—Je vous demande pardon, dit-il, de m'étendre aussi longuement, mais il n'est pas un seul des détails que je vous raconte qui ne soit indispensable à la vérité, et qui, de près ou de loin, ne s'adresse à l'un de ceux qui m'entendent.

—Quant à ce qui me concerne personnellement, j'abrègerai, je vous le promets, autant qu'il me sera possible.

—Avant de rendre l'âme, au milieu des malédictions et des blasphèmes dont il souilla son agonie, Gallois, ne voulant pas que ce trésor fût absolument perdu, révéla à Pâris l'endroit précis où ses richesses étaient enfouies.

—Déjà il en avait offert une partie à son compagnon, mais celui-ci en connaissait la source sanglante, il avait refusé.

—Cette fois, il accepta, non pas pour lui, mais dans l'espoir de rendre à ses légitimes propriétaires cette fortune disparue.

—Et vous allez vous intéresser davantage à l'idée qu'il avait résolu de suivre, quand je vous aurai dit le nom de la victime et le chiffre de la somme dont on l'avait dépouillée.

—La victime se nommait sir James Roberts. Il revenait à Dover, sa patrie, après avoir passé à Calcutta plus de vingt années.

—Dans la valise qu'il tenait à la main, se trouvait, en bank-notes et en pierreries, un capital de vingt millions.

Pâris ne s'était pas trompé en prédisant que ses révélations allaient produire un effet inattendu.

Adrien tressaillit, la baronne et sa fille ouvrirent curieusement les yeux ; le comte lui-même prêta l'oreille.

—Quand Pâris eut perdu son compagnon, reprit l'ancien garde, il fut épouvanté de la solitude où le plongeait cet accident. Désormais, il était seul à affronter le danger, et il n'avait pas fait encore le quart du chemin qu'il lui restait à parcourir.

—Il creusa une fosse avec sa hache, y déposa le corps de Gallois, assembla deux morceaux de bois en forme de croix et récita quelques prières.

—Quand il se releva, il avait repris courage.

—A ses pieds gisait son prisonnier, cet Indien dont il avait mutilé le poignet.

—Pendant que reposait Gallois, Pâris avait pris ce malheureux en pitié et avait pansé avec son propre mouchoir l'horrible blessure qu'il lui avait faite.

—Le sauvage s'était étonné de rencontrer chez son ennemi tant de sollicitude. Il avait suivi d'un œil stupéfait chacune des scènes qui avaient précédé, accompagné et suivi la mort de Gallois, et n'avait troublé par aucune démonstration hostile le pieux recueillement de Pâris.

—Quand il le vit se relever, interroger l'horizon d'un regard inquiet et attristé, il sourit.

—Où va mon frère blanc ? demanda-t-il.

—A Demerara.

—Pourquoi pas à Surinam ? Surinam est plus près.

—N'importe, je n'y veux point aller.

—L'Indien sourit de nouveau et montra du doigt le pantalon, la chemise de toile grise et le large chapeau dont Pâris était vêtu.

—Je sais pourquoi mon frère blanc veut aller à Demerara plutôt qu'à Surinam, dit-il, c'est que mon frère aime la liberté —C'est vrai.

—Si mon frère veut m'écouter, il ne suivra pas cette route ; elle serait à peine praticable pour nous, elle est impossible pour lui. Il sera mort de chaleur et de soif avant trois jours.

—Pâris, pour toute réponse, redressa résolument la tête.

—Ecoute, reprit l'Indien avec bonté, tu m'as frappé d'angereusement, mais tu te défendais, tu as bien fait. Tu avais le droit de m'achever avec ton tomahawk, et, au lieu de me tuer, tu m'as soigné et pansé comme tu as soigné et pansé ton ami. L'Indien n'est pas une bête féroce. Il sait ce qui est bien

et ce qui est mal. Tu as sauvé ma vie, je veux sauver la tienne.

VII

CE QU'ÉTAIT DÉCIDÉMENT LE PRINCE CACHEMIRE

—Que dis-tu ? s'écria Pâris.

—Je dis que le *Serpent noir* conduira son frère blanc dans la tribu des *Acoquas*, et qu'il lui fournira les moyens de gagner Demerara.

—Le *Serpent noir* ! c'est ton nom ?

—C'est celui que m'ont donné les guerriers de ma tribu.

—Mais vous avez donc des moyens de transport ? demanda Pâris. Vous allez donc quelquefois à Demerara ?

—Les *Acoquas* ont besoin de fusils, de poudre et de balles, répondit l'Indien. Lorsqu'ils ont fait une ample provision de fourrures et de poudre d'or, ils les échangent avec leurs frères blancs et regagnent les prairies.

—Alors j'accepte, fit Pâris qui tendit la main au *Serpent noir*.

—Celui-ci y laissa tomber la sienne. Pour Pâris, qui connaissait les mœurs indiennes, ce serrement de main équivalait à tous nos contrats. Désormais le *Serpent noir* était son ami.

—Ils se mirent en marche. Pendant la route, avec une sollicitude sans égale, Pâris pansa trois fois par jour la blessure de son compagnon, avec les herbes que celui-ci lui désigna.

—Au bout de quatre jours, ils atteignirent la lisière d'une épaisse forêt. Plusieurs fois Pâris s'était brusquement arrêté. Il lui avait semblé entendre, à diverses reprises, des bruits de branches froissées ; il avait vu les herbes onduler. Était-ce des animaux qui fuyaient à leur approche ? Il ne s'en rendait pas compte, car, pas une fois il n'avait distingué la forme de ces hôtes invisibles de la forêt.

—Enfin, à deux pas de lui, pour ainsi dire, ce même phénomène se reproduisit. Il épaula rapidement son fusil ; il allait faire feu, lorsque le *Serpent noir* l'arrêta.

—Mon frère blanc ne se trompe pas, dit-il avec un sourire satisfait.

—Mon frère deviendra en peu de temps un des plus habiles trappeurs de la prairie. Il a l'oreille fine et le coup d'œil juste. Pourtant il ne faut pas qu'il tire sur ses nouveaux frères *Acoquas*.

—Quoi ! fit Pâris, ces mouvements d'herbes, ces bruissements de feuillage...

—Ce sont nos sentinelles qui veillent sur le kâli. Si mon frère blanc n'avait pas voyagé en compagnie du *Serpent noir*, il y a long temps que sa chevelure pendrait à la ceinture d'un de nos guerriers.

—Pâris frémit à la pensée du danger qu'il aurait couru s'il avait été seul.

—En effet, au bout de deux heures de marche, ils atteignirent une clairière, au milieu de laquelle étaient construites quelques huttes informes ; c'était le kâli des *Acoquas*.

—Le conseil des guerriers était assis en cercle autour d'un grand feu et discutait gravement. Derrière eux, à une assez grande distance, se tenaient les indiens, les femmes et les enfants. Tous paraissaient attendre avec impatience la décision prise par le conseil.

—Ce fut à ce moment que Pâris entra précédé par le *Serpent noir*, qui était lui-même un des principaux chefs de la tribu, et qui, par conséquent, avait le droit de s'asseoir au conseil.

—Il franchit donc le cercle formé par la tribu. Il raconta à ses frères comment Pâris lui avait sauvé la vie, et quel engagement il avait pris envers son sauveur, dont il vanta en même temps la force, la prudence et l'adresse.

—Oùh ! fit le Grand-Chef, le *Serpent noir* a bien parlé.

—Aussitôt il fit asseoir Pâris à sa droite et lui présenta le calumet sacré.

—Si mon frère blanc est si sage, si fort et si adroit, dit-il alors, il pourrait peut-être nous être utile.

—En quoi ? demanda Pâris.